

LA PHRASE

« Le travail bien fait porte en lui-même sa récompense. »

HUBERT DEUVE-MÉRY

Travailler autrement



Maryline, ourdisseuse



LE REGARD DU PHOTOGRAPHE
« Double Je » (travail-loisirs) vu par Dominique Delpoux

Un portrait, Dominique Delpoux (www.dominiquedelpoux.com) le conçoit la plupart du temps en diptyque voire, parfois, en triptyque. Ainsi, lorsque la ville de Castres lui passe commande sur l'industrie textile, le photographe propose-t-il de prendre les ouvriers une première fois sur leur poste de travail, puis une seconde dans le cadre de leurs loisirs, dans la posture, le vêtement et l'activité de leur choix. La série de portraits en miroir qui en résulte pose la passionnante question de la véritable identité de chacun. Entre 1999 et 2003, le photographe a continué cette «quête de la dualité» auprès d'apprentis d'un lycée agricole, puis de nombreuses professions : dentiste, pompier, professeur de philo, employé de surface, pilote de ligne, viculteur, boulanger...

VU D'AILLEURS

« Je me réveille toujours avec le sourire »

► **Boulangier new-yorkais devenu agent de sécurité, Salvatore Galati entretient son sens du service.**

NEW YORK
De notre correspondante

Salvatore Galati a l'allure du parfait garde de sécurité : la carure large, le crâne rasé, le képi, l'uniforme bleu et le talkie-walkie à la ceinture. Il n'a pas de bureau ni de guérite, seulement une chaise et un ordinateur relié aux caméras de surveillance du Lincoln Center, l'ensemble de salles de spectacle qui abrite l'Opéra, l'Orchestre symphonique et le Ballet de New York. À plus de 50 ans, cet Italo-Américain à la voix un peu rauque a été obligé de se reconverter. On sent sa fierté d'avoir, pendant

trente-cinq ans, tenu la boulangerie familiale à Brooklyn. Malheureusement, l'entreprise a dû mettre la clé sous la porte il y a quatre ans. Ce père de famille

Tant pis si cela énerve parfois des collègues qui trouvent qu'il en fait trop...

a alors répondu à une offre d'emploi et a été engagé pour faire la surveillance du haut lieu de la culture new-yorkaise.

Des fourneaux aux couloirs de l'Opéra, le changement de décor a été radical. Depuis les attentats du 11-septembre, les mesures de sécurité ont été ren-

forcées. « C'est un métier très visuel, je dois voir tout ce qui se passe, mais je me sers aussi mon bon sens », explique-t-il humblement. Son rôle ? Veiller sur les allées et venues du personnel et des marchandises, assurer la bonne circulation des spectateurs, collaborer à la préparation des concerts du soir. Comme au comptoir de son ancien commerce, il salue les habitués, a un mot pour chacun, aide les indécis. Les rapports humains, essentiels à ses yeux, l'ont aidé à faire la transition : « J'aime le contact avec les gens. Je suis toujours sympathique. Quand ma famille tenait la boulangerie, les clients revenaient parce que nous étions chaleureux. Ils adoraient discuter avec nous. Je suis pareil dans mon nouveau job, cela fait partie de moi ! »

Et tant pis si cela énerve parfois des collègues qui trouvent qu'il en fait trop... Son sens du contact et sa bonne humeur au beau fixe lui viennent, dit-il, de son éducation : « Je suis toujours comme ça, toute ma famille est comme ça. Je me réveille toujours avec le sourire, j'ai de la chance. Je suppose que j'ai grandi dans une bonne famille, une bonne famille italienne. » Des valeurs qu'il transmet aujourd'hui à ses trois fils, dont deux sont à l'université. « Je dis toujours : comment faire pousser une plante si vous n'arrosez pas aussi les racines et la terre ? C'est la même chose avec les enfants, de quelle façon grandiront-ils si on ne les éduque pas bien dès le plus jeune âge ? »

STÉPHANIE FONTENOY

●●● *vallier mal, c'est aussi se faire du mal, c'est mauvais pour l'estime de soi, assure Sophie Prunier-Poulmaire. J'ai également beaucoup observé le travail dans la grande distribution, et il est évident que ce que la direction attend des caissières, c'est moins de l'accueil que de la performance - traiter le plus rapidement possible les produits, repérer rapidement les codes-barres... Je me souviens d'une d'entre elles qui me disait qu'elle aimerait bien faire autre chose, être plus à l'écoute du client, mais qu'elle avait "la tête dans le sac".*

L'avènement de la société de service, substituant des cols blancs occupant des fonctions à des cols bleus exerçant des métiers, ne serait pas étranger à ce sentiment répandu que le « goût du travail bien fait fout le camp ». Car travailler dans le service, cela signifie souvent « être au service » du client. En France, analysent certains experts, cette proximité entre « service » et « servitude » passerait mal. La sociologue Aurélie Jeantet a étudié le travail des guichetiers de La Poste, et a démontré comment ces salariés mettent en œuvre diverses stratégies pour tenter de rétablir une relation d'égal à égal avec le client. Les guichetiers veillent ainsi à refuser d'exécuter toute tâche que le client pourrait effectuer lui-même. Une attitude qui peut être jugée négativement par les clients. En somme, comme un travail mal fait...

GILLES BIASSETTE

(1) Éd. Albin Michel, 2010, 403 p., 23 €. (2) Éd. La Découverte, 2010, 249 p., 19 €.

LA PHRASE

« Le travail est le refuge de ceux qui n'ont rien de mieux à faire. »

OSCAR WILDE

Travailler autrement



Jean-Christophe, pompier



LE REGARD DU PHOTOGRAPHE

« Double Je » (travail/loisirs) vu par Dominique Delpoux

Ces diptyques montrant la même personne photographiée dans deux lieux distincts révèlent l'influence de l'environnement sur la façon dont chacun se présente. Les décalages perceptibles révèlent les tirailllements entre le rôle social et les aspirations profondes. « Je ne suis pas un vrai portraitiste. Mon but n'est pas de réaliser un beau portrait, mais d'expérimenter des formes de présentation pour traiter de questions de fond, sans effet particulier. Mes images prennent d'ailleurs plus de sens en série qu'isolées. » En 2003, ce sont une vingtaine de maires du Lot-et-Garonne qui posent devant Delpoux pour un premier portrait officiel ceints de l'écharpe tricolore, puis un second dans l'activité de leur choix. « La société est une fleur carnivore qui nous rend conforme à la fonction que l'on occupe », commente le photographe. Site Internet : www.dominiquedelpoux.com

VU D'AILLEURS

A Abidjan, le difficile quotidien des vendeurs de rue

► Originaires du Burkina Faso, Éric et Évelyne vendent des unités de crédit de téléphone tout en veillant sur leurs deux filles.

ABIDJAN

De notre correspondant

La famille est au complet. Éric Naba a 27 ans : il est assis sur un petit banc en bois sur un trottoir bordant la rue des Jardins, une rue commerçante d'Abidjan. Sylvie, sa fille de 3 ans, joue à côté de lui. Cette dernière expérimente quelques pirouettes puis s'amuse à courir autour d'une voiture garée juste à côté. Derrière eux, Évelyne, la maman, est assise sur un muret et porte sur son dos la petite dernière, âgée de 8 mois. Bien calée derrière sa mère, elle dort.

C'est sur ce trottoir fréquenté de la ville qu'Éric et sa femme travaillent. Comme des milliers d'autres dans la capitale économique ivoirienne, Éric et Évelyne sont des vendeurs de rue : tous les jours, sauf le dimanche, ils

Le couple gagne tout juste pour vivre, mais pas assez pour payer une garde d'enfants.

investissent leur bout de trottoir, pour y vendre des unités de crédit de téléphone portable, des cigarettes et autres babioles. Leur boutique - ambulante et dépliant - tient dans un mètre cube. De 7 heures à 18 h 30, c'est là qu'ils gagnent leur argent et élèvent leurs enfants.

« Ce n'est pas la vie que l'on voulait vivre, mais on n'a pas le choix », lance Éric. Lui et sa femme sont originaires du Burkina Faso. Ils sont arrivés en Côte d'Ivoire il y a quelques années en quête d'un quotidien meilleur. Mais gagner sa vie dans cette mégapole africaine surpeuplée n'est pas aisé. « C'est difficile de passer la journée en pleine rue, sous le soleil et avec les enfants, explique Éric. Et c'est dangereux. Les voitures roulent vite et mal : j'ai toujours peur d'en voir une perdre le contrôle et foncer sur nous. »

Travailler et avoir leurs enfants avec eux n'est pas un choix mais une obligation. « J'ai besoin de l'aide de ma femme », estime Éric. Évelyne tient la boutique lorsque son mari s'absente pour les approvisionne-

ments ou pour régler les affaires courantes, et lui donne un coup de main quand il y a trop de clients. « Entre les clients et les enfants, c'est parfois compliqué de tout gérer en même temps », dit Évelyne.

Le couple gagne 60 000 francs CFA par mois (environ 100 €) : tout juste pour vivre, mais pas assez pour payer une « nounou ». Une crèche coûterait trop cher, et Évelyne et Éric n'ont pas de famille à Abidjan pour garder leurs filles.

Début d'après-midi : c'est l'heure de la sieste. La maman a couché ses petites sur un drap fin à même le sol, juste derrière le stand de cigarettes, et rejoint son mari sur son banc. Éric rêve : « Un jour, j'aimerais ouvrir une vraie boutique, dans une vraie maison. »

OLIVIER MONNIER

●●● *dessine est une hybridation des temps de vie quotidienne : on accomplit plusieurs tâches en parallèle dans la même tranche horaire*, explique Julie Reig.

De ce fait, il devient plus difficile de distinguer temps de travail et temps privé. Avec le risque, parfois, de ne jamais décrocher. « Officiellement, je n'ai aucune astreinte le week-end », indique Marc S., directeur des ressources humaines d'une grande société du secteur des hautes technologies. « Cependant, il existe une astreinte mentale : personne ne comprendrait que je ne sois pas joignable. » Il est contacté régulièrement le week-end, parfois la nuit, car son entreprise possède des sites de production en Asie. Il répond, avec l'idée que si on le contacte, c'est forcément qu'il se passe « quelque chose de grave ». Il est habitué à ce rythme et ne s'en plaint pas.

« Le problème n'est pas la quantité d'appels que je reçois. Il suffit parfois d'un seul coup de fil de mon chef pour être mentalement replongé durant plusieurs heures dans l'univers du travail. Je vais alors me demander si je dois travailler sur le sujet tout de suite, ou bien si cela peut attendre lundi. Et pourquoi il m'appelle. C'est une forme assez pernicieuse de stress. » Pour préserver son équilibre, il se fixe, lui aussi, une ligne de conduite simple : « Je ne réponds pas au téléphone quand je suis à table. Et je n'envoie rien à mes collaborateurs à partir du vendredi soir, 18 heures. » Mais en la matière, il n'existe pas de règle générale. Les seules limites sont celles que chacun se donne.

ALAIN GUILLEMOLES

(1) Réalisé en janvier dernier par les Éditions Tisssot et l'institut OpinionWay auprès de 1 154 personnes.

(2) « Le quotidien à distance », étude réalisée à partir du questionnaire SIMM-TGI du cabinet Kantar Media.

LA PHRASE

« Une amitié fondée sur le travail est préférable à un travail fondé sur l'amitié. »

JOHN D. ROCKEFELLER

Travailler autrement



Micholle, infirmière



LE REGARD DU PHOTOGRAPHE

« Double Je » (travail-loisirs) vu par Dominique Delpoux

C'est sans aucun doute la question de l'identité en rapport avec le travail qui constitue le cœur de l'œuvre de Dominique Delpoux. En 1997, dans les « Hommes du chantier », il photographie les ouvriers le matin avant le travail, puis en fin de journée avant qu'ils quittent leur poste. Mis en miroir, ces portraits révèlent notamment les traits marqués par la fatigue soulignant l'importance du temps dans la photographie. Dans ses séries de sportifs pris avant, puis après un match, ou d'« Ouvriers de la Cofra » pris le matin, puis le soir visages et bleus noircis, enfin torse nu après la douche, Delpoux pose la question du « meilleur » moment pour réaliser le portrait le plus représentatif d'une personne. Site Internet : www.dominiquedelpoux.com

VU D'AILLEURS

Les salariés japonais sont souvent sous pression

Les horaires de travail sont importants dans l'archipel. La pression qui pèse sur ses travailleurs est telle qu'elle peut conduire à l'abus d'alcool ou au suicide.

TOKYO
De notre correspondante

Haruka est plutôt d'un naturel optimiste. Mais elle a du mal à garder un bon souvenir de son emploi dans une station de radio de Tokyo. « On n'a pas arrêté d'ajouter de nouvelles missions, se souvient cette commerciale de 38 ans. Je devais faire tellement de choses que je ne réfléchissais plus. Je travaillais tous les jours, même le week-end. Il m'est arrivé de rentrer du travail avec le premier train du matin pour prendre

une douche avant de retourner au bureau. » Elle finit par tomber malade. « J'avais une douleur terrible à l'estomac et les médecins n'arrivaient pas à me dire d'où elle venait. »

C'est peu de dire que les Japonais travaillent beaucoup. Ils sont 28,1 % à travailler plus de

Ils sont 28,1 % à travailler plus de 50 heures par semaine, contre 5,7 % en France, selon l'Organisation internationale du travail.

50 heures par semaine contre 5,7 % en France, selon l'Organisation internationale du travail. « Lors de mon voyage en France, j'étais étonnée de voir que personne ne dormait dans le métro, sourit Lumie Kurabayashi, chercheur à l'Institut national de la sûreté et de la

santé au travail. Au Japon, tout le monde est fatigué et s'effondre dans les transports. »

Outre la surcharge de travail, Lluís, un Espagnol employé dans une société d'animation à Tokyo, voit une autre explication dans les horaires de travail des Japonais : le conformisme

et la pression sociale. « Les employés ne rentrent pas chez eux tant que leur supérieur n'est pas parti, raconte ce dessinateur de 27 ans. Il leur arrive de rester même s'ils n'ont rien à faire, voire de dormir à leur bureau. » Malgré ces horaires à rallonge, des centaines de « salarymen »

en complet cravate se retrouvent le soir après le travail pour boire un verre. « Nous, les Japonais, avons besoin de boire pour arriver à parler librement avec nos collègues », confie Naoto, un fonctionnaire de 33 ans.

Selon le ministère de la santé japonais, 60 % des employés se sentent stressés ou inquiets au travail. Parmi les causes, on trouve la quantité de travail, la qualité du travail et les relations humaines mais aussi l'avenir de l'entreprise. L'augmentation brutale du nombre de suicides en 1998 correspond à une dégradation de l'économie japonaise. « La récession a marqué la fin de l'emploi à vie et de l'ascension à l'ancienneté, rappelle Lumie Kurabayashi. Il y a un lien très net entre chômage et suicide. »

MARIE LINTON

sonne une réflexion sur son travail et sur les changements à mettre en œuvre pour qu'elle puisse y retourner sans se remettre en danger. Cette tâche n'est évidemment pas simple et dépasse bien souvent les capacités d'action des soignants. Tous le disent, en particulier les médecins du travail : soigner le burn-out, c'est aussi s'interroger sur les mutations d'un monde du travail où la recherche des gains de productivité fait peser une pression parfois poussée jusqu'à l'absurde. « Le plus terrible, c'est ce sentiment de perte de sens face au travail », constate Odile Chapuis, membre du Collectif des médecins du travail de Bourg-en-Bresse. « Dans beaucoup de maisons de retraite, par exemple, la situation est catastrophique, assure-t-elle. De plus en plus y règnent des exigences de rentabilité assez délirantes. On chronomètre les soignants, on leur dit : "Une douche, ce n'est plus six minutes mais quatre minutes." Comment voulez-vous que ceux qui ont choisi ce métier parce qu'ils aimaient les personnes âgées ne deviennent pas dingues... »

De son côté, Didier Truchot se dit frappé par le fait que le management, directement en prise avec les salariés, a perdu peu à peu tout son pouvoir. « L'autre jour, je faisais un audit sur le stress dans une assez grosse société. J'ai été reçu par le patron, un type carré, solide en apparence. Au final, il a presque fini en pleurs dans mes bras en me disant qu'il n'avait quasiment aucune marge de manœuvre sur les conditions de travail de ses salariés. Et que celui qui décide, c'est le fonds de pension américain qui a acheté la société il y a deux ans et qui souhaite la revendre dans quelques mois en ayant multiplié ses bénéfices par deux. »

PIERRE BIENVUALT

LA PHRASE

« L'homme n'est pas fait pour le travail ;
la preuve, c'est que ça le fatigue. »

GEORGES COURTELIN

Travailler
autrement

DOMINIQUE DELPOUX / AGENCE VU



Jean-Jacques, pilote d'avions

LE REGARD DU PHOTOGRAPHE

« Double Je » (travail-loisirs) vu par Dominique Delpoux

La série « Alter Ego » de Dominique Delpoux dont est extraite « Double Je », commence véritablement en 1993 lorsqu'il photographie *Les Mineurs de Cornaux* chez eux en couple. En 1995, il poursuit cette quête de la dualité-gémellité en allant à la rencontre de vrais jumeaux. En 2004, il explore à nouveau la singularité-similitude en lien avec l'appartenance à un groupe en photographiant huit catégories socioprofessionnelles portant un uniforme. « Je suis souvent surpris de constater que les spectateurs confondent mes séries. Ils prennent pour des jumeaux les personnes que j'ai photographiées au travail puis sur leur temps libre, et peuvent prendre de vrais jumeaux pour une même personne à deux moments différents. Finalement, certaines personnes se ressemblent moins à elles-mêmes que de vrais jumeaux. » Site Internet : www.dominiquedelpoux.com

VU DES CROYANTS

Une vie de mission, dans la communauté et au bureau

► Diplômée d'une prestigieuse école de commerce, Laurence Loubières est religieuse et analyste en responsabilité sociale des entreprises.

« Bien sûr, quand mes collègues parlent de leurs enfants, ça m'est assez étranger. Mais en même temps, je ne me sens pas différente. » Pourtant, quand Laurence Loubières quitte, le soir, les bureaux de Sustainalytics, où elle travaille depuis deux ans, au cœur de Toronto, elle ne rejoint pas un foyer tout à fait comme les autres : cette quadragénaire est xavière, et c'est une communauté de cette congrégation, composée de cinq femmes, qu'elle retrouve.

Dans le monde de la finance, son parcours n'est pas tout à fait

dans la norme : diplômée de l'Essec, elle a, en effet, décidé, quelques années plus tard, d'entrer dans la vie religieuse. « Quand j'ai quitté l'école, j'avais 21 ans, j'étais jeune. Tout était allé très vite et je ne savais pas

Dans le monde de la finance, son parcours n'est pas tout à fait dans la norme.

bien vers quoi m'orienter. Je crois aussi que c'est pour ça que j'ai décidé de repartir au Japon, où j'avais déjà fait deux stages, pour me donner du temps. »

Et c'est au Japon que la jeune femme a rencontré Dieu. Issue d'une famille catholique, sa relation avec la foi était alors assez

distante. Mais, lors de ses études de japonais à Tokyo, elle rencontre une église missionnaire qui change son regard. « À l'époque, je n'imaginais pourtant pas une vie religieuse, raconte-t-elle. Je voulais travailler dans l'humanitaire. N'étant pas médecin, ou ingénieur, ou agronome, je me suis orientée en rentrant en France vers l'expertise comptable, pour rejoindre à terme une ONG. »

De fil en aiguille, la jeune femme a élargi son regard sur l'entreprise - de la comptabilité jusqu'au conseil en organisation, plus stratégique. C'est à Marseille, lors d'une mission pour une entreprise locale, qu'elle a rencontré les xavières. « Un matin après la messe, le curé m'a présenté plusieurs femmes, qui étaient xavières. Nous avons dîné ensemble. Elles utilisaient les mêmes mots

que moi pour parler de la mission, de la place de l'Église dans le monde... Assez vite, la vie religieuse a été une évidence. »

Un an plus tard, elle a rejoint la congrégation. En France, d'abord, puis à Toronto, où une communauté a vu le jour en 2007. « Chez les xavières, l'activité professionnelle est une composante importante de la mission et je suis heureuse de vivre cela. » Après avoir travaillé pendant sept ans dans une société financière française comme analyste en placements éthiques, elle a rejoint Sustainalytics, pionnière dans l'évaluation des pratiques sociales et environnementales des entreprises. Pour rappeler au monde des affaires ses obligations. « C'est la même mission qui continue, de la communauté au bureau », se réjouit-elle.

GILLES BIASSETTE

●●● se lancer dans le grand bain. C'est le cas de François (1). Entré au Crédit lyonnais à 16 ans, cet homme d'une soixantaine d'années aujourd'hui y a effectué une belle carrière avant de quitter la banque à la faveur d'un plan social, après trente-deux ans de maison. « Quand l'occasion s'est présentée, je n'ai pas hésité, explique-t-il. J'aime le papier et j'adore lire. C'était l'occasion de réaliser mon rêve de devenir marchand de journaux. »

Le réveil fut difficile. « Du jour au lendemain, je me suis mis à travailler treize heures par jour, 6 jours sur 7. Le premier mois, j'ai perdu 9 kg », se souvient François. Néanmoins, il a le temps de lire, comme il l'avait imaginé. Et lui non plus ne regrette rien, sauf... de « ne pas avoir changé plus tôt ».

De la ténacité, Aude Malignot n'en manque pas davantage. Devenue enseignante pour suivre son compagnon, mais aussi parce que ses parents étaient profs, elle n'a jamais goûté ce métier. « Dès la première année, je savais qu'il me manquait quelque chose, lâche-t-elle. Je me voyais partie pour trente ans sur une autoroute, toute droite et très lisse. Je me sentais enfermée, coincée, à côté de moi-même, alors que j'aspirais à créer quelque chose de mes mains. » Aude a mis huit ans à lancer sa propre affaire. Accompagnée d'un psychologue, elle a effectué un profond travail personnel pour trouver la confiance nécessaire avant de se lancer. La voilà aujourd'hui à la tête de Od'z kitchen, une petite société de traiteur à domicile. « Une satisfaction personnelle immense, souligne-t-elle, le sourire dans la voix. Le regard que je porte sur moi-même a changé. »

SÉVERIN HUSSON

(1) Le prénom a été changé.